

Cette question d'apparence triviale me trotte dans la tête depuis que je l'ai entendue, un soir au bar. Je quittais le Théâtre de l'Odéon.

Un remarquable spectacle de Tiago Rodrigues (qui tournera un peu partout en France) y est donné, qui a pour objet l'aide humanitaire et la difficulté d'en parler.

Il s'intitule « Dans la mesure de l'impossible », où l'impossible désigne cet outre-monde, celui dont l'horreur dépasse l'entendement et parfois même les mots, celui des situations inextricables de la guerre et du chaos contre lequel certains luttent sans espoir de "sauver le monde".

J'étais donc accoudé dans un bistrot, reprenant mes esprits après cette pièce frappante et jamais obscène, tenue par la justesse de ses quatre acteurs. Au zinc, un habitué tenait la jambe au jeune barman, pris dans ses activités courantes.

**Il parlait d'un tiers, qui ne se remettait pas d'un deuil, semble-t-il.**

Un deuxième cardinal pour monsieur, un coup de chalumeau sur une crème brûlée, et cette question qui surgit dans la bouche du serveur avec la beauté sincère de l'étonnement :

**pourquoi n'arrive-t-on pas à affronter la mort ?**

Une gorgée de bière. Bonne question.

**Elle est pourtant partout, la mort, omniprésente dans nos esprits** avec le décompte des victimes du Covid, les milliers de civils et de combattants morts en Ukraine, les catastrophes naturelles meurtrières, les répressions sanglantes en Iran...

**La mort est sur nos écrans, mais nous n'arrivons pas vraiment à la regarder en face**, et nous n'y sommes finalement jamais préparés, qu'il s'agisse d'autrui ou de soi-même.

Alors pourquoi ?

**Les philosophes ont leur explication.**

**Selon les Antiques, nous avons de la mort une mauvaise représentation.**

**Il n'est pas question de l'affronter, car "la mort n'est rien pour nous"**, note Épicure dans son tetrapharmakos (τετραφάρμακος), la "recette" qu'il propose pour mener une vie sans crainte.

**Les stoïciens invitent également à se préoccuper du présent, sans se soucier de l'avenir** sur lequel on n'a aucune prise et encore moins de ce qui ne dépend pas de nous – on ne peut malheureusement pas "sauver le monde".

La leçon paraît froide et abstraite, mais

**retenons une chose : on peut travailler sur nos représentations.**

**Les Modernes insistent d'ailleurs sur l'entremêlement de la vie et de la mort.**

La vogue des vanités, au XVIIe siècle, souligne ainsi la présence de la mort dans toute vie.

Martin Heidegger y insistera, bien plus tard, en liant l'existence à cette tension vers la mort, qui arme un projet de vie.

**S'il est désormais si difficile d'affronter la mort, c'est peut-être que nous avons oublié qu'elle est constitutive de toute vie humaine.**

La perspective de l'au-delà ne guide plus depuis longtemps notre présence ici-bas.

Nous ne vivons plus pour le repos éternel, au point que nous l'avons repoussé dans le domaine de l'impensé.

**J'ajouterais une troisième hypothèse :**

s'il est si difficile d'affronter la mort, ce n'est pas seulement parce que nous en avons une représentation erronée ou que nous n'y sommes pas préparés ; c'est peut-être aussi que les mots manquent pour nommer ce "scandale".

*La mort comme donnée brute – qu'il s'agisse du flot d'images venues du monde entier ou d'une expérience personnelle immédiate – nous tétanise, et sa violence parfois nous anesthésie.*

Il faut donc trouver le moyen pour mettre de l'ordre dans cette réalité confuse, sans détourner le regard. Peut-être que l'art, celui du récit par exemple, peut participer à bien nommer les choses, à prendre modestement "la mesure de l'impossible" en y mettant les formes sensibles. Et à ôter ainsi un peu du malheur du monde ?